

Les Fleurs Arctiques
45, rue du Pré Saint-Gervais 75019 Paris
M° Place des fêtes (lignes 7bis et 11)

Programme

Décembre 2024
Février 2025

**Dimanche 1 & 8 décembre
16h30**

Groupe de lecture

autour des entretiens avec Jean Oury

Nous terminerons en groupe de lecture la projection du *Sous-bois des insensés* (entretiens avec le psychiatre Jean Oury) débutée lors du précédent programme pour la discussion qui avait eu lieu suite à cet appel :

Parmi l'héritage révolutionnaire de 1968, et plus largement des luttes et contributions critiques des années 50 aux années 70, on peut s'intéresser, dans une perspective anti-autoritaire, à tout ce qui s'est inventé au sein des courants de la psychothérapie institutionnelle et de l'anti-psychiatrie. En effet, l'aliénation sociale et médicale concentrée dans les espaces psychiatriques et asilaires, quand elle est attaquée, peut nous indiquer des possibilités émancipatrices qui nous concernent tous, au-delà du champ de la folie et de la psychiatrie. Le rapport d'assujettissement du patient diagnostiqué par le corps médical et rendu patient passif, les rapports d'exclusion et de marginalisation vis-à-vis des normes qui circulent dans les familles, les

écoles, au travail, se font échos des aliénations qui nous traversent tous et que nous cherchons à combattre. Dans la recherche de ce commun de la critique théorique et pratique, entre la psychothérapie institutionnelle, l'anti-psychiatrie et plus largement la perspective révolutionnaire, on propose de prendre en considération, depuis aujourd'hui, les outils inventés au sein de la psychothérapie institutionnelle pour enrayer les mécanismes bien vite en place de l'institutionnalisation, de la bureaucratisation, de la centralisation, des spécialisations et donc plus largement de l'aliénation qui passe par ces différents canaux. Qu'est-ce que ces outils peuvent apprendre aux pratiques et espaces militants, et plus largement à la question du comment on s'organise sans et contre (les) structures de pouvoir ? Aussi, comment est-ce que la perspective révolutionnaire peut s'articuler avec la prise en compte des fragilités psychiques et des parfois nécessaires relations soignantes ? Nous proposons d'ouvrir ce champ de réflexion à partir d'un premier support : *Le sous-bois des insensés*, entretiens avec Jean Oury, qui en appellera sans doute d'autres. Cette discussion jalonnait peut-être le début d'un cycle ?

**Lundi 2 décembre
19h30**

Robert Ledgard, incarné par Antonio Banderas, est un illustre chirurgien plastique qui essaie, par

La piel que habito

**Pedro Almodóvar
2011 - 117'**

tous les moyens, d'inventer une nouvelle peau.

Véritable cuirasse idéale, résistante



aux brûlures et aux piqûres d'insectes, la recherche de cette peau est son obsession malade. Pour cela, il est prêt à tout, et se livre à diverses expérimentations sur sa cobaye Vera, une femme qu'il séquestre dans un

Jeudi 12 décembre
19h30

A partir de Valence

**discussions sur les mouvements
sociaux post-catastrophes naturelles**

Le 29 octobre 2024, la région de Valence est touchée par des pluies diluviennes. La région, asséchée et bétonnée, n'absorbe pas l'eau qui continue de tomber et qui fait déborder de leurs lits les cours d'eau. Des ponts, des trains, des maisons, des voitures, tout est emporté par les torrents de boue. A la sortie de la catastrophe, on compte les morts, on cherche les disparus. Plus de 260 morts recensés pour l'instant, mais encore de nombreux disparus et des corps qui continuent régulièrement d'être trouvés sous les décombres ou dans les voitures emportées.

Face à une catastrophe comme celle-là, la réaction d'un état est souvent de déclencher un plan de catastrophe naturelle. Il y a quelques

manoir.

Véritable réécriture de *Frankenstein* ou du mythe de Pygmalion le film nous invite à réfléchir la question de la création, de la vengeance, de la monstruosité, de la toute-puissance, de l'objectification du corps féminin, de la transgression des normes de genre et des relations d'emprise et de pouvoir (thème déjà abordé notamment lors de la projection du film *Mary Reilly*). Construit comme un puzzle aux accents baroques des giallo italiens, le film se dénoue peu à peu, dans toute son horreur.

années, nous avons déjà organisé une discussion pour critiquer ce concept (voir le texte « Il n'y a pas de catastrophes naturelles »). En effet, pour chaque catastrophe dite « naturelle », incendie, inondations, canicules, tsunami, ouragan, pandémie, séisme, éruption, il y a des causes et des conséquences humaines et politiques. De façon caricaturale mais aussi très concrète, un même typhon ne touchera pas de la même façon une personne qui vit dans un bidonville construit en zone inondable et une personne qui vit dans une maison secondaire en hauteur de la ville, construite en dur et qui a les moyens de partir. Accoler la notion de « naturel » à la catastrophe sert juste à dépolitiser la question. L'État et le capitalisme n'auraient aucune responsabilité et ce serait seulement un hasard de la Nature. Qui aurait pu prédire la crise climatique ? C'est une fatalité qu'il faut accepter.

Cependant, suite à de nombreuses catastrophes, ceux qui sont les premiers touchés par les destructions

font souvent face à la violence du pouvoir. L'armée est là pour s'assurer que les magasins ne soient pas pillés, que les institutions ne soient pas attaquées. Le quotidien est renversé et des solidarités naissent dans la panique et l'angoisse, et il faut s'assurer que ces liens ne se retournent pas contre le pouvoir qui ne traite ces catastrophes que d'un point de vue comptable et qui mesure combien il devra déboursier pour éviter un mouvement de colère.

Dans la région de Valence, dès le lendemain des inondations, de nombreuses manifestations ont eu lieu, certaines comptant des centaines de milliers de personnes dans les rues, alors que beaucoup d'habitants pointaient du doigt le système d'alerte public défaillant, les gens

ayant été prévenus beaucoup trop tard de la dangerosité de la situation. Le gouverneur de la région, le chef du gouvernement, le roi et la reine d'Espagne se sont fait accueillir avec des jets de boue. Des affrontements avec la police qui protège l'hôtel de ville ont éclaté. La lutte est sortie de l'apathie pacificatrice du deuil national et de l'unité nationale.

A partir de ce qu'il se passe à Valence, mais aussi en réfléchissant à d'autres exemples historiques, nous essaierons de réfléchir aux mouvements sociaux qui parfois explosent suite à une catastrophe dite « naturelle », et qui parfois n'émergent pas. Nous essaierons de réfléchir à ce qu'ils sont, ce qu'ils pourraient être, ce à quoi ils s'affrontent, et ce qui les freine et les éteint.

Mardi 17 décembre
19h30



Des percussions sourdent sur un rythme guerrier, et résonnent dans ce qui apparaît comme une sorte de caverne où des hommes affairés se préparent au combat. Un piccolo scande le départ du gang irlandais des Dead-Rabbits vers l'affrontement qui l'attend. Finalement, une fois dehors, c'est le quartier des Five

Gangs of New-York

Martin Scorsese

2002 - 167'

Points de New-York qui se dévoile ; le lieu où commencera et se concentrera l'intrigue de ce film. C'est le gang américain des Natives qu'il s'agit d'affronter, selon les anciennes règles traditionnelles du combat, pour déterminer à qui appartient le quartier. Et c'est ainsi que le film commence avec la mort du Prêtre, chef irlandais, tué par le chef américain Bill le boucher, et laissant derrière lui un fils : jeune garçon témoin de la scène et qui se jure de venger son père un jour.

Ce film s'inscrit donc dans le cycle sur le thème de la vengeance ; bien que ce ne soit pas une vengeance très évidente que poursuit le personnage

principal Amsterdam, et ce pour deux raisons. Alors qu'il dissimule son identité pour mieux préparer l'assassinat de Bill, il naît en lui des sentiments contradictoires au cours de leur fréquentation. La haine côtoie l'attachement et l'amitié pour l'homme qui a vaincu son géniteur et qui apparaîtrait parfois presque comme un père de substitution pour l'orphelin qui a passé sa jeunesse en maison de correction. Une vengeance qui vacille donc sous l'influence du double-jeu, mais aussi du charisme de Bill qui, s'il est tout sauf aimable, possède tout de même une dérangeante aura de « mâle dominant » et quelque chose d'étrangement noble dans son respect qu'il tient envers son ennemi vaincu. Ce qui évoque les propos de Zarathoustra : « Vous ne devez avoir d'ennemis que haïssable mais non pas d'ennemis à mépriser. Vous devez être fiers de vos ennemis : alors les succès de votre ennemi sont aussi vos succès ». Cette figure de l'ennemi que l'on ne doit pas mépriser pour donner sens à sa vengeance et au conflit concerne directement Amsterdam

et représente pour lui une occasion possible de grandir, sera-t-il assassin rancunier et hypocrite ayant intériorisé son infériorité face à Bill, ou bien adversaire qu'il affronte sur un pied d'égalité ?

Finalement, la seconde raison pour laquelle la vengeance d'Amsterdam n'est pas évidente est le contexte politique où elle se poursuit. Ce film raconte l'évènement historique des Draft Riots (Émeutes de la conscription) où des émeutes sans précédent dans l'histoire des États-Unis ravagent New-York du 13 au 16 juillet 1863. Il pose alors la question de la différence entre une guerre de gangs, et une guerre d'États. Car si l'on peut être d'avis que l'État n'est rien de plus qu'une bande d'hommes armés, il demeure de facto une impossibilité de construire une histoire et un sens au conflit lorsque celui-ci méprise au dernier degré les hommes et leurs vies, lesquelles ne valent pas plus que 300\$. C'est le sens même de la vengeance et de son histoire qui est rendu impossible dans le carnage et les massacres de la répression d'État.

Jeudi 19 décembre
19h30

Démontage judiciaire **Affaire des 17**

Saboter la machine judiciaire implique de comprendre comment fonctionnent ses rouages quand elle s'exerce, comment elle peaufine ses engrenages pour mieux nous broyer. Alors il nous a semblé pertinent de

proposer des occasions de pratiquer ensemble des démontages, en se donnant le loisir d'accorder collectivement toute notre attention à des déconstructions aussi méticuleuses que possible d'affaires judiciaires précises, passées ou actuelles, pour mieux se préparer à affronter la justice et la répression quand nous nous retrouvons contraint de le faire. Chaque affaire est singulière, et toutes ou presque pourront nous intéresser, qu'elles aient défrayé la

chronique, marqué l'Histoire ou qu'elles participent d'un fonctionnement quotidien d'une justice toujours trop près de la vie de tout un chacun, et on espère que comprendre ces affaires spécifiques nous permettra d'en savoir plus sur le fonctionnement de l'ensemble du dispositif, et de trouver comment s'y opposer. Concrètement, on propose un rendez-vous régulier et public (une fois par programme) pour plonger ensemble dans une affaire choisie préalablement selon les propositions ou occasions, et sur laquelle ceux et celles qui voudront le faire se seront penché en amont, à partir des documents et informations qu'on peut réunir selon les cas, pour restituer aux autres à la fois la construction de l'accusation et la stratégie de défense choisie ainsi que la manière dont elle s'est élaborée. On pourra ensuite tous discuter à partir de ces éléments, en s'inspirant des formes de prises en charge collective des défenses

qui se sont développées dans les suites de mai 68, par exemple, mais sous une forme « désactualisée », hors des enjeux immédiats d'une défense réelle en cours. Pas besoin de connaissances spécifiques préalables, bien sûr, pour participer, d'autant plus que le point de vue que nous choisirons d'adopter c'est celui de tous ceux et tous celles qui peuvent se retrouver face aux tribunaux et qui ne sont pas prêts à laisser la machine judiciaire les broyer, et pas celui des spécialistes ou relais de la justice auquel trop souvent le champ libre est laissé, parce que tout est fait pour nous conduire à le leur abandonner. Il s'agirait donc au contraire de s'habituer à ne plus désertier le champ de l'élaboration collective, et de chercher à donner un sens concret à la notion de défense collective.

Ce démontage judiciaire se fera autour de l'affaire des 17 après le campement No Border de Strasbourg en 2002.

Lundi 6 janvier
19h30



Le diable n'existe pas est un film à propos de l'application de la peine de mort en Iran, parfois effectuée

Le diable n'existe pas

Mohammad Rasoulof

2020 - 150'

par les conscrits du service militaire obligatoire. Il se construit en quatre volets, qui sont autant d'histoires indépendantes les unes des autres qui présentent toutes les implications de la peine de mort dans des vies singulières. Ces quatre histoires montrent avec finesse comment naissent des révoltes et des refus d'obéir, mais aussi comment meurent toute désobéissance et

comment l'accomodation avec la mise à mort punitive peut s'installer dans la vie et la conscience. La focale est mise sur la révolte ou la résignation individuelles, dans l'intimité même de personnes qui se retrouvent à un moment donné, par le travail, par le service militaire, par les relations, en contact avec l'application de la peine de mort. Il s'agit du précédent film du réalisateur qui

**Vendredi 17 janvier
19h30**

Postmodernité et révolution

**Pour poursuivre la réflexion
contre les mille nuances de réaction**

Critiquer la postmodernité dans une perspective révolutionnaire reste pour nous une priorité dans cette époque où cette critique se laisse souvent glisser dans les méandres de la Réaction, laissant prospérer toutes formes de rejet de l'altérité. Nous refusons de régler cette question par des déclarations d'intention idéologiques ou du nominalisme vain, c'est donc un travail en cours, que nous trouvons important de poursuivre sous des formes diverses.

Cette discussion s'inscrit donc à la suite de celle du 24 mai dernier où était présentée la dernière brochure publiée par Les Fleurs Arctiques et Ravages Edition : « Contre la réaction, mille nuances de réacs » (on trouvera sur le site de la bibliothèque l'appel à cette précédente discussion et le pdf téléchargeable de cette brochure). Avec cette brochure, il s'agissait de partager une réflexion s'attaquant aux différentes nuances

a dernièrement présenté le superbe film *Les graines du figuier sauvage* qui revient sur les soulèvements en Iran après la mort de Mahsa Amini. La plupart des films de Mohammad Rasoulof n'ont pas pu sortir en Iran et lui ont valu des peines de prison, accusé d'activités contre la sécurité nationale et de propagande contre le régime.

réactionnaires qui essaient dans les milieux subversifs au sein des critiques de la postmodernité, mais ce depuis une rupture que l'on souhaite révolutionnaire et sans composition avec tout ce que la postmodernité nous semble charrier d'anti-émancipateur et d'anti-révolutionnaire (qui découle du rejet postmoderne de toute idée de transformation collective radicale possible et le centrément sur l'espace de la subjectivité comme l'alpha et l'oméga de la liberté). Cependant, on peut entendre ici ou là que la critique même de la postmodernité serait trop voire forcément sujette aux accointances réactionnaires et qu'il serait dès lors plus simple de s'en passer pour se préserver de ce risque. On peut aussi, dans la polarisation entre Réaction et postmodernité, être immédiatement catalogué «réactionnaire» indépendamment du contenu de notre critique, par une binarité qui nous semble délétère mais malheureusement souvent agissante.

Et si, avant même la polarisation et la recherche d'une rupture révolutionnaire nette et intransigeante, nous prenions le temps de penser

ce qu'est la postmodernité, ce que recouvrent les termes «postmoderne», «postmodernisme», ce que la postmodernité poursuit et rejette de la modernité ? Ce serait l'occasion de revenir sur l'émergence de ce terme qui, au départ, prend sa source dans la critique littéraire et l'architecture avant d'être employée plus largement au sein des sciences humaines. Qualifiant d'abord un style dépassant la modernité dans ce qu'elle implique de tension vers le progrès, le récit linéaire et la recherche unilatérale de vérité et de finalité, ce qui est appelé postmoderne a ensuite été étendu par des penseurs postmarxistes (J-F Lyotard, Fredric Jameson notamment pour les premiers, dans les années 1970) à une dynamique historique impliquant non seulement des courants artistiques, philosophiques et scientifiques, mais des changements dans les rapports sociaux suite à l'effondrement des idéaux présents au cours de la modernité depuis les Lumières, et notamment suite à l'effondrement des grandes hypothèses telles que celle d'une révolution sociale et d'une destruction du capitalisme. La postmodernité aurait progressivement émergé au cours de la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Ce n'est que plus récemment, depuis les années 2000, que la Réaction s'est emparée du terme pour tenter de renouveler ses contenus rances. A contrario de toute critique réactionnaire et morale de la postmodernité, nous partons davantage de l'idée que nous vivons dans la postmodernité, dans des sociétés post grandes hypothèses révolutionnaires, et qu'il s'agit dès lors d'analyser les rouages

répressifs de cette dynamique sociale du capitalisme qui nous entoure aujourd'hui, plutôt que de l'idée que la postmodernité serait une théorie politique progressiste. On pourra ainsi peut-être commencer à mesurer ce que la postmodernité fait à la révolution, ce qui est au fond la seule chose qui nous intéresse vraiment et qui pourrait constituer une boussole efficace contre les errements réactionnaires. Par exemple, quand la critique de la postmodernité se focalise sur le fantasme d'une diffusion de la transidentité et du risque (?) que cette diffusion pourrait faire courir à... la famille, la binarité de genre à laquelle on est habitués et qui comme on le sait est super émancipatrice, on peut-très vite, si on reste aimanté par une telle boussole, remarquer que pointer ce type de «problèmes» c'est en fait valider et défendre ce qu'il y a de plus réac et anti émancipateur dans le monde tel qu'il est.

La postmodernité comme situation historique, donc, puisque, tout comme les camarades du passé avaient à penser leurs critiques et leurs positions révolutionnaires dans la modernité, nous avons à penser les nôtres aujourd'hui. Mais alors que la modernité canalisait, encadrait et tantôt franchement réprimait la tension révolutionnaire à travers les mythes de «grand soir» et de «progrès civilisationnel», la postmodernité tente en revanche de reléguer complètement la révolution aux oubliettes et vieilleries du passé. Nous proposons d'y réfléchir à partir d'une liasse de différents textes qui sera composée à l'occasion de la discussion.

Lundi 20 janvier
19h30

Désordres
Cyril Schäublin
2022 - 93'



Nous sommes dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, précisément dans les années 1870, et Pierre Kropotkine part en voyage en Europe de l'Ouest. En 1877, il atterrira à Saint-Imier, un village du Jura suisse réputé pour son usine à montre, mais aussi alors berceau de l'anarchisme. C'est dans cette ville où le temps compte et est compté que se joue l'intrigue, mettant en scène les

prémices du capitalisme et notamment de son rapport au temps. Les ouvrières sont mises sous pression, on mesure chacun de leur geste pour en améliorer l'efficacité. Face à ça, les salariés de l'usine chercheront à se débattre et à s'organiser. Joséphine est l'une d'entre elles, et elle emmènera avec elle notre cher Pierre dans ce mouvement. Ce film, encensé par la critique, permet ainsi à la fois d'observer le rapport particulier du capitalisme au temps, qui plus est dans un moment où il est le moins sophistiqué, et d'interroger les représentations actuelles de l'anarchisme, dans le monde bien sage de la culture.

Vendredi 24 janvier
19h30

Discussion sur la privatisation de la sécurité

Le monopole de la violence et de la sécurité est théoriquement détenu par l'État ; il le fixe par ses lois, ses flics. Cette question semble toutefois évoluer ces dernières années, notamment depuis la guerre en Irak où des sociétés de sécurité privée sont employées lors de ce conflit par les États-Unis dans une forme de sous-traitance militaire. Depuis, ces sociétés de sécurité privée apparaissent progressivement partout dans le monde, bien que surtout en Russie et aux États-Unis et voient se

renouveler ainsi une forme nouvelle de mercenariat. Ces sociétés privées, qu'elles soient russes comme le bataillon Wagner ou américaines comme Academi se développent et changent à la fois la manière dont les guerres d'aujourd'hui se déroulent mais également la manière dont la sécurité interne des États est pensée. En effet, les récents Jeux Olympiques en sont un exemple récent : le business de la sécurité est en plein boom depuis les années 90 et le développement des techniques de surveillance comme les caméras, les algorithmes utilisés pour traiter les données, y participe grandement. Ainsi, durant ces jeux et les mois qui l'ont précédé, France Travail a activement cherché à recruter dans

ce secteur en finançant uniquement des formations liées à la sécurité, afin de garnir la ville de vigiles.

Du côté de la sécurisation des villes, on a vu aussi certaines mairies, comme celles de Nice, Montpellier ou Toulouse par exemple, faire appel à des sociétés privées ou semi-privées, et assermenter des agents pour lutter dans certains quartiers contre « l'insécurité ». On peut également noter l'apparition des GIPS (groupe d'intervention prévention protection), une société privée financée par la mairie de Paris chargée d'effectuer des rondes autour des principaux bailleurs parisiens. Ceci est à mettre en lien avec la récente loi Kasbarian dites « anti-squat », largement en faveur des propriétaires et qui facilite les expulsions locatives et les squats. . Ce sont donc en partie des entreprises privées qui se chargent de faire appliquer des mesures et lois gouvernementales.

Tous ces changements récents dans la manière dont la sécurité se pense et se développe peuvent s'analyser comme la poursuite d'une politique libérale qui depuis les années 80 réduit le rôle de l'État dans l'économie pour favoriser le développement de la propriété privée,

cette dernière étant un socle plus que fondamental du capitalisme. La privatisation de la sécurité est donc un moyen pour l'État et le Capital de s'accorder face aux transformations de l'économie qui s'est opérée ces quarante dernières années. C'est pour cela que l'on retrouve cette privatisation de la sécurité dans ces aspects multiples qu'ils soient militaires ou civils (dans les commerces, les entreprises, les bâtiments et logements).

On peut mentionner également que cette privatisation de la sécurité va parfois avec l'encouragement dans le discours politique de formes de sécurités citoyennes. On pense par exemple à l'apologie des milices qui se constituent en défense de la propriété privée et de l'ordre existant comme en Nouvelle-Calédonie il y a quelques mois ou lors de délogements de squats comme à Toulouse il y a quelques années.

Bien entendu la perspective n'est pas ici la défense d'une sécurité publique, il s'agira durant cette discussion de réfléchir à ce qu'impliquent concrètement ces changements dans nos perspectives, à savoir la lutte contre le Capital et l'État.

Samedi 1er février - 19h30

Soirée de soutien à la bibliothèque

Cette soirée sera l'occasion de nous rencontrer, de discuter des luttes en cours, du projet de la bibliothèque, d'amener des tracts et brochures pour la distro de la bibliothèque, de parler de

révolution, et de profiter d'une projection de nanar.

Une caisse sera disponible pour apporter un soutien aux divers charges de la bibliothèque (loyer, vitres cassées, impressions ...).

Lundi 3 février
19h30



Le Dernier duel nous plonge dans un Moyen-Âge sombre, en 1386 en pleine guerre de cent ans. Jean de Carrouges, chevalier bourru, pachydermique et très à cheval sur la législation accuse Jacques Le Gris, un jeune écuyer lettré, parvenu favorisé du conte d'Alençon (un personnage très influent à la Cour), d'avoir violé sa femme Marguerite de Thibouville. Cette situation débouche sur un duel judiciaire, à mort, dont la victoire à elle seule prouve la vérité de l'accusation ou l'innocence de l'accusé. De plus si Jean perd, Marguerite sera brûlée vive pour avoir sali la réputation de

Dimanche 9 février
16h30

Discussion *sur la conjoncture* *politique actuelle*

Pour clôturer le programme actuel et anticiper le prochain, nous proposons de nous réunir à la place du groupe de lecture pour discuter

Le dernier duel **Ridley Scott** **2021 - 152'**

Jacques Le Gris. Le film s'intéresse à la place de la femme et des rapports de genre au Moyen-Âge mais également à la fonction qu'occupe la vérité dans le cadre judiciaire. On trouvera aussi toutes sortes de mécanismes sur la manière dont la justice médiévale fonctionne qui seront décrits dans le film.

Le Dernier duel est composé en trois parties, à la manière d'un procès où nous aurons alors accès à trois points de vues, celui de Jean (l'accusation), celui de Jacques (la défense) et celui de Marguerite (la vérité).

Ce film poursuit notre cycle sur la vengeance, commencé avec Les duellistes (également de Ridley Scott) et l'Homme des hautes plaines avec comme angle ici la manière dont cette dernière a pu être dans l'histoire intégrée à des formes judiciaires.

ensemble de la conjoncture politique actuelle. Que pensons-nous et dégageons-nous de l'actualité en vue de discussions, de nécessités d'interventions, de débats, d'analyses ? Qu'est-ce qu'une bibliothèque révolutionnaire peut proposer afin de contribuer à l'agitation et la vivacité des perspectives de lutte ? Soyons nombreux pour prendre un peu de recul sur les temps et événements qui passent

Permanences

Jeudi 16h-18h

Ciné-club

Lundi 19h30

Voir le programme

Groupe de lecture

Dimanche 16h30